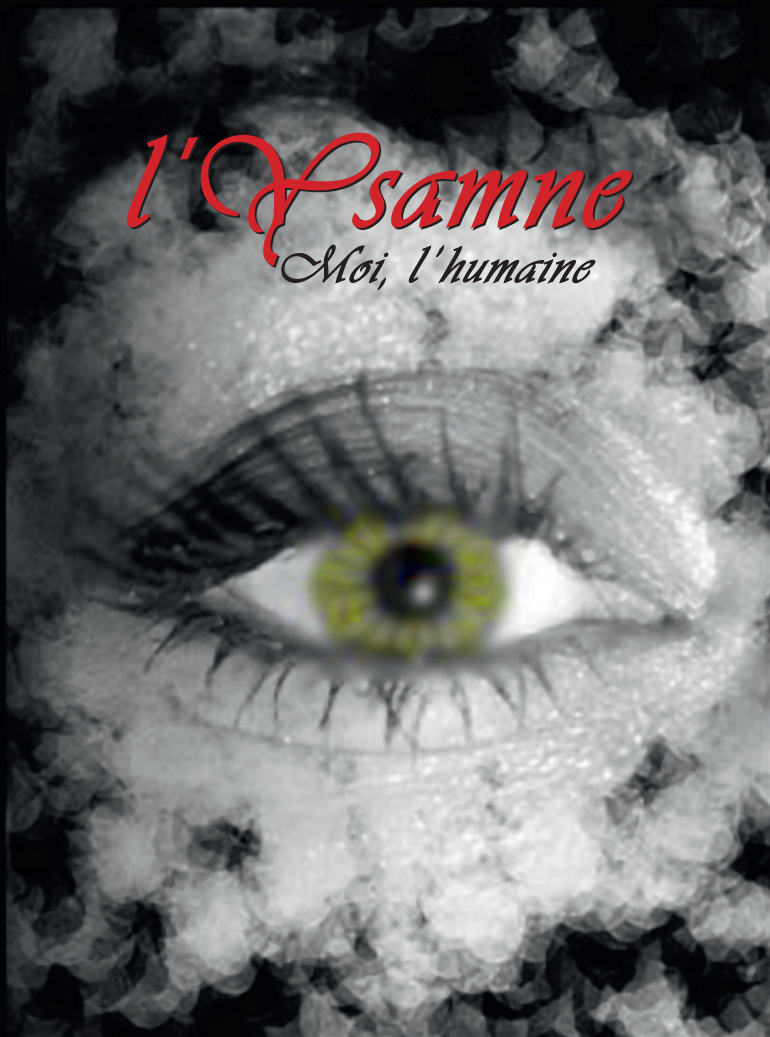


Sabrina Renzi

l'Esamne
Moi, l'humaine



*Pour ceux qui pensaient m'avoir anéanti,
L'écriture de ce livre aura été une véritable thérapie...
A vous tous mes ennemis, un grand Merci !*

*En mémoire de ma petite Emma... à qui je fais
référence dans mon livre ; et pour toi, ma petite mum,
tu me manques tellement.*

Partie 1

Un nouvel ami

EXTRAIT

Un an

Et c'était reparti pour une nouvelle journée, un jour qui ressemblait à tous les autres depuis un an. Un jour morose sans motivation, sans aucune envie de vivre. Oui, c'était ça ma vie depuis un an, mon corps était devenu le fardeau de mon âme égarée et j'essayais de survivre tant bien que mal, du moins je l'imagine.

J'observai avec indifférence mon reflet dans le miroir de ma salle de bain.

(Je m'appelle Marie Monroe, ce qui suit est mon incroyable histoire.)

Après une courte douche dont je ne me rappelais déjà plus le bienfait, je me dirigeai dans la cuisine, vers ma vieille cafetière qui faisait un bruit atroce. Elle aussi, se laissait vivre depuis la disparition de son maître. Je m'apprêtais à verser du café juste fait dans ma tasse quand soudain la sonnerie du téléphone me fit sursauter... certainement mon frère qui

s'inquiétait comme d'habitude. Il faut préciser qu'il s'était donné l'habitude de m'appeler tous les matins depuis un an pour vérifier si je n'avais pas mis fin à mes jours. Je décrochai, sans étonnement et je constatai que c'était bien lui !

– *Ça va ma sœurlette ? Tu as réussi à dormir un peu cette nuit ?* me dit-il d'un ton à me donner des envies de me suicider.

– *Oui, Miki, ça va comme tous les matins où tu me poses la même question. Je m'apprêtais à faire ma tournée.*

Oui, j'étais infirmière libérale ce qui, tous les matins, m'obligeaient à planifier une tournée de soins aux domiciles de chaque patient jusqu'à tard le soir. Normalement, cette amplitude horaire était plus souple. Seulement il m'était vital aujourd'hui de me plonger plus que tout dans mon travail. Ainsi, j'oubliais... enfin je l'espérai.

– *Tu aurais peut être dû poser un congé aujourd'hui, sœurlette. C'est vrai, ce n'est pas n'importe quelle journée ! Tu serais mieux chez toi... à....* Ajouta-t-il.

– *Quoi ? A cogiter ! Quelle bonne idée !* m'esclaffai-je, déjà déprimée.

– *Ouais, t'as raison, c'est nul ! Au moins leurs soucis te feront oublier les tiens !* reconnut-il.

Je gardai le silence, septique à cette remarque plutôt ridicule à mon goût. Mais il avait certainement

raison dans le fond, rester seule dans cette maison devenue soudainement vide et triste, non merci, pas pour moi. Je préférerais la fuir et voir des gens qui me changeraient les idées avec leurs commérages, leurs problèmes de santé ou simplement de voisinages...

Miki n'insista pas et me souhaita une bonne journée. Il finit sa phrase avant de raccrocher par un « je t'aime » quotidien, toujours aussi bon à entendre même si je ne lui rendis pas. Il était le grand frère que je n'échangerais pour rien au monde, prévenant, attentionné, protecteur peut être trop à mon goût ces derniers mois. Nous avions 6 ans d'écart et il avait su merveilleusement bien combler le manque de nos parents décédés d'un accident de voiture lorsque j'avais 14 ans. Lui était un jeune adulte encore étudiant et vivait à cette époque au Canada où il entreprenait ses études d'architecte. Moi je vivais dans une petite province de France à cet instant, notre pays natal. Alors, j'avais dû le rejoindre et il devint mon tuteur légal. Il m'offrit une vie stable et saine, j'eus beaucoup de chance de l'avoir, sinon que serais-je devenue. Malgré ses études, il enchaînait les petits boulots pour que je ne manque de rien ! Ce fut grâce à lui que j'eus la chance de rencontrer David, l'homme de ma vie. C'était son meilleur ami, ils étaient inséparables. David avait des souches indiennes et était un pur canadien. Il avait grandi dans l'Ottawa. Devenu architecte lui aussi, à la fin de leurs études, ils s'étaient associés et avaient ouvert leur propre cabinet

dans la ville de Toronto. Il leur fallut deux ans pour se donner un nom dans le métier.

Oui, un an maintenant que David avait disparu de ma vie, pensai-je dans l'instant. Il eut été mon meilleur ami, mon fidèle confident, mon âme sœur, mon unique amant et surtout l'homme que j'avais épousé il y avait bientôt quatre ans. Il était un tout qui comblait n'importe quel vide en moi. Un an jour pour jour où ma vie bascula d'un monde parfait à une vie sombre noyée par des larmes de haine, de douleur, de colère, d'incompréhension.

Sur le trajet de ma tournée, je repensai à cette journée qui marqua ma vie à jamais. C'était un vendredi soir, j'étais enceinte de 8 mois d'une petite fille, une grossesse plutôt tranquille qui faisait notre bonheur. Je préparais un porc au caramel pour le dîner, David débauchait et n'allait pas tarder. Sur le chemin, il m'appela pour me demander s'il devait prendre le pain. J'avais dû mettre le haut parleur car j'épluchais des pommes de terre pour les faire sauter à la poêle. Quand soudain, j'entendis un crissement de pneus s'échappant du combiné. Il m'expliqua qu'il avait dû freiner d'un coup sec car quelque chose était en plein milieu de la route ... Quelques secondes plus tard, il s'empressa de sortir de son véhicule pour voir de plus près. Le téléphone toujours avec lui, il me détaillait ce qu'il voyait. A mon grand étonnement, il me décrivit alors une femme inerte, allongée sur la

route. Il me conseilla de le rejoindre à la sortie Nord de la ville, rapportant avec moi, ma trousse d'urgence. En raccrochant, je composai le numéro du chérif de la commune pour lui signaler les faits et qu'il m'y retrouve. Nous nous arrivions 20 minutes plus tard sur les lieux où la voiture de David était en travers de la route, le contact et les warning allumés mais pas de femme « inerte », ni mon mari.

– *C'est étrange, où sont-ils passés ? m'inquiétai-je.*

– *Il y a du sang ici !* constata le chérif Armon en s'approchant d'une zone face à la voiture abandonnée.

– *Ça doit être ici où devait être allongée la femme en question !* déduis-je.

– *Oui mais alors où sont-ils ? Car là il n'y a ni femme, ni même David !*

– *A moins qu'il l'ait porté à l'abri !* supposai-je en regardant vers les bois.

– *Moueh ! Bon Austin, vous venez avec moi, on va vérifier les bois. Vous Marie, faites un prélèvement de ce sang, on l'enverra au labo.* Ordonna-t-il.

Le chérif Armon et son adjoint, le jeune Austin, se dirigeaient donc vers la forêt qui longeait la route pendant que j'analysais les tâches de sang sur le bitume et fis des échantillons. Puis, soudain j'entendis l'adjoint crier :

– *David, mon Dieu David, tu m'entends ?... David, réagis si tu m'entends, ... David, oh... mon Dieu, ... non... !*

Je courus vers l'endroit où les cris se multipliaient quand l'adjoint surgit des bois en me sautant dessus. Je compris et les larmes inondèrent mon visage. Je me débattais dans tous les sens, je devais y aller, voir de mes propres yeux... car ce n'était pas possible ! Non pas David, pas lui ! Le chérif vint nous retrouver, le regard dépité. Je criai de toutes mes forces.

– *Marie, il est mort, on ne peut plus rien faire* ». me souffla-t-il dans l'oreille.

– *NON!!!!!!!!!!!!!! Pas lui ! Pas ça ! pitié non!!!* hurlai-je en me laissant tomber au sol.

Je n'avais plus de force. Mes jambes ne me portaient plus. Ces mots furent si violents que des contractions surgirent dans le bas de mon ventre.

– *Le bébé ! Le bébé !* répétais-je, apeurée.

J'avais le sentiment que mon utérus voulait implorer en moi. Je tombai en arrière, le chérif eut le réflexe de me rattraper. Aussitôt, je me sentis humide entre mes cuisses et en vérifiant, je m'aperçus que mes doigts étaient tachés de sang. Cette hémorragie n'était pas bon signe, mais seul David me préoccupait. Austin avertit les urgences. Le chérif Armon tentait de m'apaiser en attendant les secours. Je hurlais de douleurs. Etait-ce pour les contractions affreusement violentes ou à imaginer David allongé là bas derrière ces arbres, sans vie ? Le quel des deux fut le plus douloureux ? Certainement les deux, je n'arrivais pas à me calmer, et le shérif subissait par mes coups et

griffures la douleur que j'extériorisais. J'étais accablée par le chagrin et criais le prénom de mon mari sans répit dans le camion d'ambulance.

En repensant à cet instant sur le trajet de ma tournée, mes larmes réapparurent. Je clignai des yeux pour me recentrer sur la route. Heureusement que je venais d'arriver chez mon premier patient, monsieur Lee ! Un vieil homme très gentil qui pleurait tous les jours la disparition de sa femme Betty. Cela faisait 23 ans qu'elle était décédée d'un cancer à l'utérus. Ils n'avaient jamais pu avoir d'enfants ! Il était drôle car tous les matins lorsque j'entraï à peine dans son allée, qu'il sortait sur son palier pour m'accueillir. J'avais l'impression qu'il m'attendait de pieds fermes. Plus je m'avançais et plus je percevais sur son visage une expression que je détestais maintenant... de la pitié ! Avant même qu'il réponde à mon bonjour, je savais ce qu'il allait me dire.

- Bonjour ma petite Marie, comment vas-tu aujourd'hui ? Tu es quand même venue ! Tu sais, j'aurais pu le comprendre. Dit-il en m'offrant l'hospitalité d'entrer dans la maison.

- Pourquoi me dites-vous cela ?

- Eh bien... tu sais... aujourd'hui... Reprit-il, embêté.

Dans ce genre de situation, les mots manquaient. D'un sourire, j'évitai de répondre et me dirigeai avec ma trousse médicale à l'intérieur. Il me suivit jusqu'à

la cuisine où l'odeur de café noir se dégageait. Je sentais son regard sur moi, analysant mes faits et gestes. Je pris le temps de sortir mon appareil à dextros qui servait à évaluer la quantité de sucre dans l'organisme. Monsieur Lee était un diabétique pas très responsable. Il ne se contenait pas devant une friandise et jetait 4 sucres dans son café ce qui lui valait toutes ces visites matinales prescrites par son médecin afin de surveiller son taux de diabète dans le sang. Et comme à chaque fois, je rééquilibrais tout cela, en lui injectant une forte quantité d'insuline.

Une fois prête, je me lavai les mains et en me retournant, je découvris une tasse de café sur la table qui m'était destinée. Je le gratifiai d'un sourire pour le remercier et en bus une gorgée.

J'aimais mon métier pour toutes ces petites attentions. J'avais fait mes stages, pour valider mon diplôme, à l'hôpital de Toronto mais on n'y retrouvait pas ces contacts chaleureux. Une fois encore, c'était David qui m'avait dirigée vers cette voie. Petite fille, je prenais plaisir à traîner chez une vieille dame qui vivait dans mon quartier. Elle était veuve et n'avait pas d'enfants. Je la trouvais rigolote. Elle utilisait des expressions en patois dont je ne connaissais pas la définition et m'offrait sans arrêt des bonbons périmés. Je m'étais donnée la mission de lui rendre visite toutes les semaines, cela même en hiver afin de prendre de ses nouvelles, de lui tenir compagnie. Je soignais aussi les petits oiseaux, les lapins, mon chat « Popeil », ils furent

mes premiers patients. Ce n'était pas eux qui pouvaient se plaindre, et ça aide dans l'apprentissage !

L'insuline injectée, ma tasse de café buée et appréciée, je rangeai mes affaires, mis à la poubelle mes cadavres de compresses souillées et me dirigeai vers la porte en lui faisant un signe de tête voulant dire « *à demain matin !* ». Sans me retourner afin d'éviter son regard de pitié qui ne m'avait pas lâchée pendant son soin, je montai dans ma voiture et me motivai pour la suite. La journée ne faisait que commencer et il me tardait qu'elle se termine au plus vite.

Cette fois, je me dirigeai vers une ferme d'élevage d'oies où le couple, madame et monsieur Lannay, était assez spécial. Lui ne parlait jamais et elle, se plaisait à commérer. A vrai dire, elle parlait pour deux. Elle allait certainement me mitrailler de questions comme à son habitude, surtout aujourd'hui.

Un quart d'heure plus tard, j'arrivai enfin à la ferme. Ah cette odeur ! J'aimais tellement cette odeur de campagne où il faisait si bon vivre. J'avais grandi en ville avec mes parents et ce n'était qu'en arrivant ici à 14 ans que j'avais découvert le plaisir de la campagne. David travaillait en ville, mais avait tenu à ce que nous construisions dans ce village afin que nos enfants grandissent au vert. Ça aurait été tellement merveilleux !

J'aperçus tout en sortant de ma voiture le mari au loin courir après ses oies qui semblaient se rebeller.

Elle, c'était Lauren Lannay. Je m'autorisai à rentrer directement chez eux, car madame Lannay ne pouvait m'accueillir debout. Celle-ci était tombée d'un escabeau et s'était fracturé le fémur. Je venais lui refaire son pansement suite à son opération. Allongée sur son canapé, la jambe légèrement surélevée, elle me lança un sourire de sympathie. Ce qui ne me rassurait guère lorsque l'on connaissait la commère qui trônait en elle. Dans le fond, en réfléchissant bien, elle n'était pas méchante, simplement curieuse.

Je posai ma trousse, sortis mes pansements soigneusement emballés sous papiers stériles, je me lavai les mains à nouveau... et je respirai d'un grand coup pour prendre sur moi car le monologue allait commencer !

– Alors Marie, comment allez-vous ? Nous ne pensions pas vous voir ce matin. J'imagine la peine que vous avez, mon Dieu quand on y repense ! C'est affreux. Un an déjà, c'est passé tellement vite... c'est vrai, j'ai l'impression que c'était hier. David était un homme tellement gentil et charmant, ... si bien élevé. Et votre bébé ? Oh mon Dieu ! Deux êtres si chers à vos yeux... et cela, dans la même journée ! Comment peut-on se remettre de ce malheur ! C'est impossible. L'autre jour, la fille de madame Nevers a fait une fausse couche !! ... Oui, je vous assure, elle ne s'en remet pas. Bon, elle n'était pas au même terme que vous, soit, mais n'empêche, c'est horrible, ils avaient tout acheté pour le bébé. Il paraît que c'était un petit garçon !! ...

C'était une fille, vous, il me semble. Oh fille ou garçon d'en ce genre de situation, on s'en fiche, ça reste un malheur quoiqu'on dise... Et donc, où en étais-je... (elle réfléchissait)... ah oui, donc je vous disais...

Soudain par miracle, j'arrivai enfin à ne plus l'entendre et soignai sa plaie en toute tranquillité. C'était devenu un art ces derniers mois, à force d'entendre ce genre de propos, qui devenaient insupportables, Je m'étais bâti une sorte de bouclier temporo-spatial où le lieu et le temps se faisaient oublier un court instant. Alors, depuis j'arrivais à me détacher mentalement de mon corps tout en concentrant mes gestes sur le soin à exécuter. Une fois l'acte médical terminé, je constatai qu'elle poursuivait son monologue avec brillance :

- ... de toute évidence, il l'a cherché. Une séparation n'est jamais évidente mais à la tromper comme il le fait depuis toutes ces années, c'est normal, elle a raison de le quitter ! Et tant pis, pour la maison, vous dirai-je...

- Euh... Madame Lannay, excusez-moi, je me permets de vous couper mais j'ai fini et il faut que j'enchaîne, un autre patient m'attend ! m'empressai-je de dire. Ouf !

- Oui bien sûr Marie, on ne voit jamais le temps passer. Vous allez toujours chez monsieur VonDicare ? Il paraîtrait que sa bonne femme irait voir ailleurs. En même temps, lorsque l'on observe la taille de ses talons...

– *Madame Lannay ! la coupai-je à nouveau.*

– *Mais laisses-la tranquille, bon sang !* intervint son mari qui avait laissé ses oies.

– *De quoi te mêles-tu, toi ! On t’a rien demandé ! Nous discutons entre femmes. Retournes courir après tes bêtes et fiche-nous la paix !* Gronda-t-elle.

Il balançait son bras en avant pour dessiner sa défaite et reprit le chemin averse en me jetant un regard de désolation. Il fut évident que dans leur couple, c’était elle qui portait la culotte. Je lui répondis gentiment avec un beau sourire en prouvant ainsi la politesse de mon éducation et enclencha le pas vers le chemin de la sortie. Elle me souhaita néanmoins une bonne journée, à cet instant, le calvaire prit fin.

Et s’enchaînaient les patients tout le long de cette journée triste, monotone, comme tous les automnes où même le soleil déprimait. Une fois de plus, je n’avais pas mangé. Mais ça, ce n’était plus devenu une priorité ce qui justifiait ma maigreur. A vrai dire ma seule nourriture depuis un an, était le café noir sans sucre toute la journée accompagnée de la cigarette que j’étais si fière d’avoir arrêté à l’annonce de ma grossesse. Puis à une certaine heure de la journée, la tisane prenait le relais.

Dernière patiente, madame Sage Léonie, une française très discrète, c’était ma préférée. On parlait français toutes les deux et elle ne rentrait pas dans des sujets délicats. C’était appréciable et surtout reposant.

Elle souffrait d'un cancer du sein gauche à 74 ans. Veuve, elle aussi, elle gardait le goût de vivre. A son âge, le cancer était moins dangereux. Ses cellules étaient vieilles et du coup se multipliaient moins vite, c'était l'avantage de l'âge mur. Je n'y restais qu'une petite heure.

Je m'apprêtais à rentrer chez moi, lorsque je passai devant le cimetière où reposaient David et Emma, notre petite puce que j'avais fait enterrer à ses côtés. Il était 21h17 donc personne sur le parking, ça m'arrangeait. Il faisait nuit vers 18h, on était en automne. J'avais couragement vers leurs tombes. Il y avait des fleurs : mon frère et son amie Ellen certainement. Quelle idiote, j'aurais pu m'arrêter chez le fleuriste ! Le sol était mouillé, alors je m'accroupis devant eux. Je lisais pour la énième fois l'inscription sur leur pierre tombale :

David Monroe, 7 juin 1979-6 novembre 2010

Emma Monroe, 6 novembre 2010.

Toujours la même émotion aussi foudroyante que douloureuse. Je me revois dans cette ambulance torturée par ces contractions violentes, la mort de David que je réalisais kilomètre après kilomètre. J'avais perdu les eaux, mon col s'était ouvert de plusieurs centimètres. Ils m'avaient dirigée d'urgence dans la salle d'accouchement où j'avais poussé de tout mon corps en évacuant toute la colère qui me tuait à petit feu. Au bout de quelques heures, ce petit être tant désiré pointait son nez mais... le silence ! Pas un

cri ! L'équipe s'agitait autour de moi et personne ne me répondait. Evidemment j'avais compris, mais pas deux êtres chers en même temps, le même jour, le même soir ! Non pas deux, ça aurait été inhumain de me faire subir cela ! Et pourtant on ne m'épargna pas. Je regardai ces femmes envelopper dans un drap blanc ma petite puce et s'éloigner sans même se retourner. J'étais incapable de parler, je sentais mon corps exprimer ma douleur. Je pleurais à chaudes larmes en réalisant que ma vie s'était achevée ce soir là. Ce vendredi soir.

Alors, chaque fois que je lisais ces écritures gravées, la même émotion apparaissait avec ces souvenirs méprisables. J'essuyais mes larmes et leur demandais pardon. Pardon de venir peu. Pardon de me laisser vivre. Pardon de ne pas maintenir l'équilibre auquel David tenait tant. Il était ma vie, elle aurait été mon espoir. Aujourd'hui, que me restait-il ? Je priai pour que la vie m'envoie un signe. Celui qui me permettrait d'exister, de vivre et d'avancer ou de mourir pour les rejoindre.

J'essuyai à nouveau mes larmes en frottant ma main sur tout mon visage. Puis je me dirigeai vers ma voiture, la tête baissée, lasse de cette vie maussade. La nuit était tombée lors de ces quelques minutes de recueil. Les journées se raccourcissaient déjà. Mon Dieu que l'automne était triste ! Soudain, un gémissement retentit d'un caveau entre-ouvert. On aurait dit une personne qui souffrait. Je m'avançai